

## Art et science de la vraie proportion des êtres

On estime une diététicienne dans la mesure où elle est capable de fournir un exemple. Or Michèle Crassane est haute, mince et tonique. Titulaire d'un DUT *Génie biologique, option diététique*, en bonne et due forme, elle s'est ensuite inscrite aux Beaux-arts, et cela se sent. Si elle a vissé sa plaque sur un immeuble qui héberge également un chirurgien esthétique, c'est qu'elle estime être la dernière étape avant la liposuction. Et d'un moindre coût.

À force de sourires et de courriers, Michèle Crassane a décroché une interview télévisée. Et, pour vendre son bifteck, la diététicienne s'exprime ainsi au micro de la chaîne câblée : « La femme de quarante ans se laisse lentement devenir caryatide. Sous prétexte qu'elle s'est malencontreusement chargée d'un petit surpoids, elle imagine aussitôt que son destin est désormais de porter. Son affaissement vient de là, elle se laisse grossir pour continuer à porter toujours, pour porter sans fin. » Michèle s'anime. Elle est ouverte, directe, cynique et toute crue. Lorsqu'il lui arrive d'émettre un jugement sur tel ou tel régime amincissant, ce jugement est sûr, précis, fondé, et ne laisse aucun doute sur la hauteur du point de vue. Elle s'épanouit surtout en étudiant l'éventail illimité des formes et des nuances que peut revêtir la matière polymorphe des obèses, les figures amusantes et neuves de leur pondérosité. Elle est fascinée par les formes limites, douteuses et problématiques des gras, surtout quand leurs bourrelets, passant par-dessus la ceinture de leur pantalon, semblent emplir même leurs poches d'un tissu proliférant, d'une pâte toujours prête à lever un peu plus. Avec le temps, Michèle Crassane est devenue tellement anatomiste qu'elle ne voit, dans une démarche ou dans un visage, qu'un jeu de muscles à alléger. Elle fond tout. Elle pèse les âmes. Son œil dissout les graisses. Michèle Crassane est un être monothématique, qui n'a d'inclination que pour les poussahs.

Pour chacun de ses patients, Michèle constate le poids vivant, au moment de l'arrivée à son cabinet, et note d'une croix sur sa fiche les parties de la bête qui seront rapidement débitables par le régime hypocalorique. Une semaine de tomates et de melons commenceront à tout déblayer. En effet, dès les premiers jours, les fesses se débossellent. On obtient évidemment moins de résultats pour les charnus engainés, engantés de gras, envasés, qui poussent sa porte après un engraissement de vingt ans, sans avoir jamais compris qu'un vrai repas n'est pas un engrangement. « Les deux premiers kilos sont des enjolivures, explique la diététicienne, mais, si l'on n'y prend pas garde, les trois suivants font de l'enrobage, et ainsi de suite jusqu'à l'enrubannement des quatre membres, l'ensachement total, l'entassement final. »

Pour Michèle Crassane, manger léger est à la fois une forme de langage et une forme d'être, un idéal d'intensité, de candeur absolue, de noblesse et d'héroïsme. Car la minceur est un mode d'être, et un mode d'être élevé.

Ce n'est pas facile tous les jours et elle a aussi ses échecs. Elle l'avoue. Michèle Crassane raconte sans honte lesquels. Pour son originalité, cette défaite-là : des nonnes soufflées comme des abbesses, venues de l'Ohio, d'une sorte d'Eglise parallèle. Une demi-douzaine de nonnes que l'oisiveté et une virulente ménopause avaient fini par hausser jusqu'au quintal. Pour l'édification des chères sœurs, Michèle avait adapté la parabole du bon grain et de l'ivraie à la préparation d'un repas équilibré, le bon grain étant protéines et fibres, l'ivraie résidant surtout dans les sucres rapides. Les nonnes, inscrivant toute souffrance dans la perspective de son dépassement, étaient venues se jouer là une petite apocalypse. Mais ce régime refondateur impliquait — comme toute révélation — l'embrasement du monde à régénérer. Et pour brûler, il faut courir. Au bout de trois semaines, elles eurent leur claque de cette ascèse et filèrent un beau matin.

Glissant l'index dans la ceinture de sa robe blanche, une petite grosse, tournée vers la caméra, montre comme elle flotte dans son vêtement. La semaine dernière, il y a eu un palier alarmant, conte-t-elle d'une voix retournée. Trois jours pendant lesquels elle s'est mise à prendre deux-cents grammes chaque matin puis trois jours encore pendant lesquels son poids n'a fait que se maintenir. Ce matin, elle a pu enfin enregistrer une différence de trois-cent-cinquante grammes en faveur de l'allègement. Elle espère toucher à sa forme idéale quand le temps de la cure sera accompli.

Malgré les horaires et les pesées des repas, précis et multiples comme des offices, la diététicienne n'a rien d'une moniale. Elle prend la gamine dans ses bras pour la rassurer. Elle l'embrasse sur le front, sur les cheveux. Elle lui prend à pleines mains le bourrelet de la taille. Elle surveille, de l'index, l'attendrissement de ses viandes aux seins. Façonnée par la caresse qui ordonne la chair nouvelle sous ses doigts, la petite ronronne. Elle tend sa main potelée, faite pour être saisie. Une main souverainement offerte, à peine préhensile. Pour l'aider à estimer la fonte de ses bourrelets, elle guide même les deux mains de la diététicienne sur ses hanches. La rondlette ressemble ainsi à un pot à anses multiples. Une main qui se pose sur une épaule autre ou une cuisse autre n'appartient plus entièrement au corps d'où elle est venue : d'elle et de l'objet qu'elle touche ou empoigne naît un nouvel objet, un objet de plus, qui n'a pas de nom et n'appartient à personne. Cette chose neuve a ses frontières précises. Et la diététicienne, qui n'est plus elle-même, se laisse ainsi fasciner par leurs deux corps qui se touchent en tous points. Mais, face à la caméra, elle se reprend, elle estime qu'il y a là encore huit kilos facilement largables. Elle promène encore un peu la main sur cet odieux garnissage qui, faute de ses soins dissolvants, persévérerait obstinément, sans jamais laisser entrevoir la fin de sa capitonnante présence. Enfin, après cet examen longuet, la diététicienne convient

qu'après ces six semaines de collaboration active la jeune Hélène commence à bien se démeubler.

« J'opère un travail de mise en chair, explique Michèle Crassane qui a dans la voix une grande plénitude de chaleur et de vie. Le premier jour, j'ai photographié Hélène, nue. Sur ce portrait, j'ai indiqué d'une flèche au crayon les endroits les plus attaquables, souligné les rondeurs qui promettaient d'être anodines, les passages qui donneraient du fil à retordre. Au début, les deux premières semaines, la forme idéale d'Hélène était lointaine. Alors je dessinais, j'effaçais, je regardais, j'effaçais. Lentement la forme s'approcha et déposa sa première empreinte. J'ai commencé à travailler à partir de cette empreinte-là. Je te fais maigrir ici, je te muscle là et nous progressons à tâtons jusqu'à ce que puisse recevoir d'Hélène la deuxième empreinte. Et ainsi de suite. Pour bien faire, il faut douze ou quinze empreintes successives avant de toucher à la forme définitive. »

Michèle montre ces photographies. A force, son œil s'est clarifié, éduqué. Et, d'un coup, redessine, avec proportion, la silhouette de chacun, palpable et résistante. Elle prend ici pour mettre là, elle dégonfle et elle fait saillir : c'est un geste de Michel-Ange. Telle est sa méthode de travail : d'abord une soumission complète au modèle. Puis, avec soin, dans de méditatives séances, la recherche des points d'appui, des galbes, des lignes de force. « Dans votre fesse, dans votre mollet, dans votre bras, il y a un point culminant. Quand j'ai trouvé ce point, je travaille autour et à partir de lui » dit-elle. Bien voir son modèle, et d'autant plus qu'il est caché en lui-même. Sentir très juste. Mais les temps sont durs et elle a peu de patients vraiment motivés.

Le journaliste coupe le micro. La caméra s'arrête. En sortant, l'éclairagiste dit : « Débonder des tonneaux, tu parles d'un métier ! »